

Présentation du colloque international “ Genres et formes poétiques de la colère, de l’Antiquité au XXI e siècle ” (18-19 novembre 2020)

Hélène Vial

▶ **To cite this version:**

Hélène Vial. Présentation du colloque international “ Genres et formes poétiques de la colère, de l’Antiquité au XXI e siècle ” (18-19 novembre 2020). Mattia De Poli. Il Teatro delle emozioni : l’ira, Padova University Press, pp.597-601, 2021. hal-03201343v2

HAL Id: hal-03201343
https://uca.hal.science/hal-03201343v2

Submitted on 25 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Présentation du colloque international « Genres et formes poétiques de la colère, de l'Antiquité au XXI^e^ siècle » (18-19 novembre 2020)

Hélène Vial
(Université Clermont Auvergne, CELIS)

Peut-être notre époque de transition, de crises et de doute est-elle propice à la réflexion sur la colère ; peut-être est-elle propice à la colère elle-même. Quoi qu'il en soit, deux colloques sur ce sujet, mis en rapport avec la littérature, ont été imaginés à peu près en même temps : celui dans les actes duquel s'intègre cette présentation et un autre, d'envergure beaucoup plus restreinte, qui a eu lieu les 18 et 19 novembre en distanciel (sur Teams) mais qui est parti de Clermont-Ferrand, en France, et plus précisément du laboratoire CELIS (Centre de recherches sur les Littératures et la Sociopoétique). Leurs sujets sont proches – il s'agit de colère et de littérature –, mais pas identiques. Aussi avons-nous, Mattia De Poli et moi-même, décidé d'intervenir chacun dans le colloque de l'autre pour opérer la jonction intellectuelle et humaine entre eux et ouvrir un espace de discussion commun.

Le colloque que j'ai organisé, « Genres et formes poétiques de la colère, de l'Antiquité au vingt-et-unième siècle[1] », visait, tout comme le volume plus étendu auquel il donnera lieu, à explorer les voies par lesquelles, de l'Antiquité à nos jours et sans limitation dans le champ géographique, la colère a nourri la création poétique, suscitant non seulement l'écriture de textes, mais la création de genres et de formes spécifiques. Il ne s'agissait donc pas d'observer les formes prises par la colère dans telle ou telle œuvre littéraire, mais d'analyser en quoi la colère peut être génératrice de poésie, c'est-à-dire susciter l'invention de nouvelles manières de faire de la poésie.

Le point de départ de ma réflexion sur ce sujet a été mon travail des dernières années sur le *Contre Ibis* d'Ovide, que j'ai traduit (ma traduction paraîtra en 2021 aux éditions William Blake & Co.) et auquel j'ai consacré un volume à paraître aux éditions Les Cent Chemins sous le titre *Le* Contre Ibis *d'Ovide ou la Colère métamorphosée*. Ce poème écrit dans les années 10-12 de notre ère, à la fin de la vie de son auteur alors relégué sur les bords de la mer Noire par l'empereur Auguste pour des raisons encore partiellement inconnues, offre à la fois une reconfiguration inédite, exceptionnellement concentrée, du matériau mythologique qu'Ovide n'a cessé de réécrire dans son œuvre et un exemple particulièrement spectaculaire de la poétique rhétorique qu'il a pratiquée dans tous ses recueils. Et le premier aspect nourrit le second : dans cette invective furieuse en distiques élégiaques, ostensiblement présentée comme une construction verbale artificielle, où le poète-narrateur, s'adressant à un mystérieux ennemi surnommé « Ibis », se venge des atteintes que celui-ci lui a infligées après sa relégation – et, à travers elles, de cette relégation même – en appelant sur lui des centaines de tortures, c'est la mythologie qui, presque exclusivement, fournit les armes de la riposte ; et c'est dans le monde du mythe qu'est puisée l'énergie par laquelle la colère de l'homme outragé se métamorphose en une rage destructrice et vitale qui non seulement anéantit symboliquement l'« autre », mais confère au poète-narrateur l'éternité des héros. Reposant sur une traduction qui vise à rendre à la fois l'extrême recherche formelle et l'immense violence du *Contre Ibis*, son caractère éminemment théâtral aussi (et c'est un lien avec le présent volume), mon commentaire met à l'épreuve l'hypothèse selon laquelle ce poème, loin d'être une pure prouesse rhétorique, est aussi porteur d'une vérité susceptible de nous bouleverser, en ce qu'il constitue une synthèse, que l'on pourrait qualifier de testamentaire, de tout un itinéraire d'homme et de poète et délivre par là même, rétrospectivement, des éléments susceptibles d'enrichir la connaissance et la compréhension de cet itinéraire, tout en montrant une confiance totale et définitive, non dénuée d'une audace provocatrice, dans la capacité de la poésie à transformer, sublimer et vaincre toutes les

[1] On trouvera l'affiche et le programme ici : https://celis.uca.fr/actualites/en-visioconference-colloque-international-%C2%ABgenres-et-formes-poetiques-de-la-colere-de-lantiquite-au-xxie-siecle-%C2%BB

souffrances. Ce poème dont la forme inédite, difficile et déroutante est née de la colère a été l'origine du colloque et il en est le centre de gravité symbolique. Aussi celui-ci a-t-il commencé par lui.

Le programme que j'envisageais à l'origine était pourtant fondé sur un parcours chronologique plus rigoureux, allant de la toute première colère de la littérature, celle d'Achille dans l'*Iliade*, à des manifestations contemporaines de la puissance créatrice de la colère. Je voulais, dans une première partie portant sur les genres et formes antiques de la colère, aborder la littérature grecque et romaine avant l'*Ibis*, puis le poème d'Ovide et la manière dont il synthétise et renouvelle toute la chaîne poétique de la colère dont il est l'héritier, et enfin les écritures poétiques de la colère en Grèce et à Rome après Ovide. Puis une seconde partie aurait parcouru, du Moyen Âge à nos jours, diverses innovations formelles nourries et déterminées par la colère. Mais la situation sanitaire a produit, modification après modification, un programme réduit à l'architecture un peu bousculée. La transformation du colloque en livre permettra d'étendre le champ de l'investigation et peut-être de trouver un ordre plus harmonieux. En attendant, c'est un réel et riche partage qui, grâce à la visioconférence, s'est noué, par écrans interposés, entre France métropolitaine, Martinique, Italie, Grèce, États-Unis et Argentine.

Le 18 novembre, nous avons commencé par une courte séquence intitulée « Autour du *Contre Ibis* d'Ovide », avec d'abord une brève présentation par moi du poème dans son lien avec la colère, puis ma lecture de ma traduction inédite, dont je propose ici un échantillon (vv. 55-64) :

> À présent
> c'est sur le mode adopté par le fils de Battos pour maudire son ennemi Ibis qu'à mon tour je te maudis
> toi et les tiens
> et comme lui
> j'envelopperai mon poème d'histoires obscures
> quoiqu'une telle forme ne soit pas dans mes propres habitudes
> On dira que j'ai imité ses énigmes dans l'*Ibis*
> que j'ai oublié mes usages et mes goûts
> Puisque je ne révèle pas encore ton identité à qui voudrait la connaître
> porte toi aussi en attendant le nom d'Ibis
> Mes vers comporteront une part de nuit
> mais le cours de ta vie
> lui
> qu'il soit sombre en totalité

Cette lecture a été suivie de la communication d'Alden Smith sur une traduction bien plus ancienne de l'*Ibis*, celle de Thomas Underdown, publiée à Londres en 1569 et qui a pu influencer la littérature de son temps et peut-être Shakespeare.

Une deuxième séquence du colloque, « Variations sur la colère en poésie roma(i)ne », nous a fait aller du I^er^ au XVII^e^ siècles à travers trois textes : la *Thébaïde* de Stace, dont Eleonora Tola a abordé un passage du dernier livre, s'intéressant au personnage de Thésée, au rôle joué par sa colère et aux visées poétiques de cette émotion qui agit comme une matrice stylistique majeure dans l'ensemble de l'épopée ; *Partonopeu de Blois*, récit anonyme français composé au XII^e^ siècle, dont le prologue est porté par une colère hyperbolique qui initie le processus créatif et annonce un manifeste poétique porté par une véritable conscience d'auteur (Nathalie Leclercq) ; et les *Peintures morales* du père Lemoyne, publiées en 1640, qui sont un traité des passions et où la colère alimente, à travers des formes multiples, un véritable laboratoire de création littéraire (Justine Le Floc'h).

Cette première demi-journée s'est terminée par ce que j'ai appelé un bonus : la diffusion de la captation du spectacle *La Médée* de Jean Bastier de la Péruse, parue en 1553, interprété par la compagnie théâtrale Chto, suivie d'une discussion avec le metteur en scène, Jean Monamy, et l'interprète du rôle de Médée, Nathalie Gautier.

Le jeudi 19 novembre, nous avons enfin rencontré, dans une troisième séquence du colloque, les « Colères grecques ». La colère d'Achille, d'abord, dans deux de ses réécritures : celle de La

Fontaine, dans une tragédie intitulée *Achille*, restée inachevée et publiée longtemps après la mort de son auteur, où Dora Leontaridou a observé le rôle essentiel de la colère dans la composition de l'œuvre et le déroulement de son action et formulé l'hypothèse d'une colère réelle, contre le régime de l'absolutisme et les contraintes qu'il imposait, qui s'exprimerait sous le masque du mythe ; et, avec Franck Collin[2], la réécriture de Derek Walcott, poète, dramaturge et artiste saint-lucien de langue anglaise, auteur en 1990 d'un long poème épique intitulé *Omeros* où il s'attache à créer une forme constructive de la colère postcoloniale en subvertissant la colère épique héritée d'Homère, fondée sur la force et la conquête. Nous nous sommes ensuite penchés sur les poètes lyriques de l'Antiquité grecque et romaine avec Grégory Bouchaud, qui a mené, d'Archiloque à Horace, une enquête destinée à évaluer l'importance de la colère, prise comme moteur de l'inspiration, dans la détermination de différents courants génériques au sein de la lyrique antique ; puis, avec Mattia De Poli, nous avons vu en quoi la colère et le désir de vengeance sont des moteurs de la création poétique chez les poètes grecs archaïques. En bonus pour cette matinée, Mattia De Poli a présenté le colloque dont les actes forment ce volume.

L'après-midi nous a conduits de la Grèce antique à l'époque actuelle, avec une dernière séquence intitulée « Fonctions génératrices de la colère dans diverses formes poétiques contemporaines ». Rodolphe Perez a parlé de Laure, poétesse du début du XX^e^ siècle qui, morte très jeune, ne publia rien de son vivant et laissa des poèmes et des fragments marqués par une quête de violence et un lyrisme violent, à la fois à l'égard d'elle-même et à l'égard du monde, et exprimant une colère brute. Sébastien Bost a analysé les formes multiples et les significations de la colère dans l'œuvre musicale de Barbara, auteure, compositrice et interprète française, et défini la colère comme un élément moteur de son *ethos* et comme un principe de création irradiant tous les éléments de son esthétique. Enfin, pour rester dans le domaine musical, Chris Bauduin a évoqué une forme ultra-contemporaine, le rap, qu'il lit comme une véritable poétique de la colère.

Nos réflexions communes se sont terminées par un troisième bonus, qui nous a ramenés vers la figure de Médée : une discussion avec Stéphanie Urdician et Claudia Urrutia, metteur en scène, sur l'atelier théâtre qu'elles animent cette année dans le cadre du Service Université Culture de l'Université Clermont Auvergne autour de la *Medea Mapuche, la ausencia del mar* de l'auteur chilien contemporain Juan Radrigán.

[2] Qui, pour des raisons de décalage horaire, a finalement présenté sa communication dans l'après-midi.